

réquisitionnées, leurs arbalétriers qui s'étaient battus si bravement en Perse, en Irak, en Syrie, au service de Houlagou, se débandèrent au Japon, au Tonkin, en Birmanie, au Siam, à Java, partout où les envoya Khoubilai. La légende se forma du Chinois qui ne se bat pas.

Pour ses guerres lointaines, l'Empereur de Pékin ne pouvait pas se passer du Chinois; les généraux mongols de la vieille roche, les grands manœuvriers élevés à l'école de Souboutai, comme Baïane qui fut la gloire militaire de la fin du siècle, n'entendaient rien à la marine. Les expéditions au Japon furent des désastres. L'armada de 1274 ne comptait pas moins de 900 vaisseaux, qui portaient 70 000 Chinois et Coréens, et 30 000 Mongols¹; les généraux ne s'entendaient pas; un ouragan dispersa la flotte; des vaisseaux qui furent jetés sur les îles Ping-Hou² « personne jamais n'entendit plus parler », racontent les Japonais. Ceux qui purent débarquer au Japon, sans vivres, sans communications, assaillis de toutes parts par les hardis insulaires, durent mettre bas les armes. Les Japonais ne firent pas de quartier aux Chinois; les Turcs, les Mongols, et sans doute aussi les mercenaires occidentaux eurent la vie sauve, et furent vendus comme esclaves. Une deuxième expédition avorta même avant le début; la presse pouvait bien réunir des marinières chinois et coréens, mais ne pouvait les retenir; ils massacraient leurs gardes-chiourme, désertaient en masse, et se faisaient pirates. Il fallut renoncer au Japon.

En Yunnan, au Tonkin, en Birmanie, partout où les Mongols avaient accès par terre, la victoire leur resta fidèle; mais là encore, malgré les succès militaires, l'élément chinois, sans lequel on ne pouvait rien faire de durable, se déroba. Les généraux mongols gagnaient des batailles, prenaient des

1. De Mailla, IX, 409. Les chiffres sont évidemment exagérés.

2. Les Pescadores.

villes, mais la fièvre et les insulations, plus dangereuses que les flèches des Annamites et les éléphants des Birmans, décimaient leurs soldats sibériens, transoxianais, alains et russes. Après chaque conquête, ils demandaient à être rappelés. S'ils restaient, ces hommes du Nord fondaient au soleil. On finit par ne plus s'occuper de l'Indo-Chine, mais la mainmise des Mongols sur la grande péninsule ne fut pas oubliée par la dynastie chinoise qui leur succéda; la route était tracée; les Chinois, redevenus maîtres chez eux, la reprirent pour leur compte¹.

Malgré leur désastre au Japon et leurs mécomptes dans l'Indo-Chine et à Java, les Mongols étaient arrivés à la mer. Dès la fin du XIII^e siècle, ils avaient donc trois routes pour communiquer avec l'Occident; les deux routes de terre, celle de Pé-Lou (Pentapole), sans cesse interceptée par les révoltes des Marches, celle de Nan-Lou (Hexapole), désormais à la discrétion des sultans de Transoxiane visant de plus en plus à l'autonomie; en troisième lieu, la vieille route maritime, celle des Chinois et des Arabes, entre Canton et l'embouchure de l'Euphrate, par la presqu'île de Malacca, Ceylan, les échelles de l'Inde, conduisant du pays du Kaan à celui de son cousin et vassal, le sultan de Perse et d'Irak, l'héritier païen des Khalifes. Il devenait plus simple d'aller de la

1. Voir les « Itinéraires de Chine en Annam d'après une carte chinoise dressée sous le règne des Empereurs mongols, revue, augmentée et publiée en 1579 par Tschou-sse-peun », dans Devéria, *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam* (Publications de l'École des langues orientales, t. XIII). A la grande époque des conquêtes, sous les Han orientaux, pendant que Pan-Tchao domptait l'Ouest, un autre général chinois, Fou-Po, soumettait le Sud : « C'est au bas de cette montagne (Fen-Mao-Ling) que le général Ma-Yuan, surnommé Fou-Po, érigea en l'an 43 de J.-C. une colonne de cuivre pour marquer la frontière entre l'Annam et la Chine. » (*La frontière sino-annamite*, d'après les documents officiels chinois traduits par Devéria, p. 2.) Après la dynastie mongole, en 1407, la conquête du Tonkin et de l'Annam fut reprise par les Ming; en 1428, Lê-Lôi chassa les Chinois et se fit proclamer roi dans la « Capitale orientale », le Hanoi actuel. Les tentatives chinoises ne recommencèrent qu'en 1544.

haute Asie à l'Asie Mineure et à la Méditerranée, en traversant la Chine policée et en prenant la mer à Canton, que de risquer la détresse dans les Marches batailleuses, ou de subir les douanes et les avanies entre Transoxiane et Perse. La réunion de l'Asie sous une seule domination continentale eut donc ce résultat singulier de rouvrir les routes maritimes au détriment des routes continentales, pour la possession desquelles Chinois, puis Turcs et Mongols, luttaient depuis des siècles. L'empire mongol gauchissait vers la Chine et vers la mer, perdant contact avec son véritable point d'appui, le pays entre l'Altaï Bleu, les Montagnes Célestes et la Montagne Noire (Kara Dag), la vieille terre des Oïgour, des Karluk et des Kankli.

Tant que les sultans de Perse et de Transoxiane resteraient païens, c'est-à-dire neutres en matière religieuse, on pouvait compter qu'entre l'empereur mongol de Chine, désormais bouddhiste, et ses vassaux d'Occident, les rapports seraient loyaux, et qu'entre leurs États, les communications resteraient ouvertes et régulières, autant que le permettaient, au sud, les périls de la mer, au nord, par le Nan-Lou et le Pé-Lou, les hasards de la politique; car entre gens du Nord dans les Marches, gens du Sud en Transoxiane et en Perse, entre ruraux que le transfert de la capitale à Pékin rendait à la vie nomade, et citadins que l'attrait des grandes villes telles que Bokhara et Samarkande réduisait à la défensive, le vieil antagonisme d'Iran et de Touran renaissait. Seulement cette fois, du côté d'Iran et du côté de Touran, ils étaient également Turcs, gens d'armes, prompts à la main.

Les seigneurs nomades du Pé-Lou vivaient misérablement de leurs « casaux » en Pentapole; ils n'avaient rien à donner à leur famélique clientèle, épuisaient les ressources des bonnes villes comme Almalik dans leurs tentatives sur la Transoxiane toujours convoitée, à chaque coup leur échappant.

De leur côté, les sultans de Transoxiane ne voyaient pas sans jalousie la grandeur de leurs cousins, souverains en Perse, héritiers du Khalifat, tout-puissants au pays de « Rome », maîtres des plus belles voies qui conduisent vers l'Occident, pendant qu'eux-mêmes n'étaient que les gardiens d'un passage disputé, sous la main et sous l'œil du Kaan. La place de leurs États les rendait arbitres entre les Marches, le Kiptchak et la Perse, en guerre ouverte à chaque instant. S'ils devenaient musulmans, si le ferment religieux s'ajoutait au ferment politique, sûrement l'empire mongol était coupé en deux. Or, à l'islam toutes les vieilles familles iraniennes, et avec elles les familles turques en possession depuis deux siècles et plus dans le pays travaillaient avec ardeur. Le christianisme déclinait en même temps qu'Almalik et la Pentapole, où il avait ses capitales spirituelles et ses places; il devenait une religion urbaine, perdait pied dans les campagnes dévastées. Aux armées mongoles, on ne voyait plus de gens de guerre chrétiens¹.

1. La dernière épitaphe de grand chef nestorien retrouvée dans les cimetières de Semiretchinsk, est de 1272. « En l'an 1383 (ère des Séleucides), année du Singe (date turque). Ceci est le tombeau du prêtre et capitaine Zouma — un pieux vieillard, un émir de renom — fils du capitaine Georges. Notre Seigneur veuille réunir son génie aux génies de ses pères et des Saints dans l'Éternité. » (Chwolson et Radloff, *Syrisch Nestorianische Grabinschriften*, p. 24.) A partir de cette année on n'a plus recueilli d'autres épitaphes que de civils, de prêtres et de femmes : « Moses d'Almalik, zélé pour l'œuvre de l'Église (1300); Georges d'Almalik, prêtre (1300); la douce demoiselle Julia, fiancée du Chorévêque Jean (1307); la croyante Koutlou [nom qui équivaut à *Felicia*] Terim, fille du Visiteur d'Église Cyriaque (1310); Peskha (Pâques), l'exégète de haut renom et le prédicateur, qui illumine toutes les Églises de ses lumières — loué en sagesse — Puisse le Seigneur réunir son génie aux Saints (1328). » En 1333, la persécution musulmane commence; c'est l'année de la peste noire en Asie : « tombeau du scholastique San-Da-Yok, de l'enfant Pazak Tekine, de la jeune fille Marie. Ces trois sont morts du fait du mahométisme » (j'adopte l'interprétation de M. Halévy). La dernière inscription recueillie, celle de la « Fidèle Martha », est de 1406; le grand Timour, restaurateur de l'Islam, était mort depuis un an, quand on enterrait encore chrétiennement les plus humbles parmi ses sujets, dans ce vieux pays d'Almalik, jadis si glorieux, maintenant oublié, dans l'ombre, loin de la rayonnante Samarkande.

Au XIV^e siècle, on ne considérait déjà plus Almalik comme la vieille

L'Église latine contribua, par son zèle, à la ruine du christianisme chez les Turcs. Le nestorianisme, implanté depuis des siècles, avait eu le temps de prendre racine; il tenait au sol comme une plante nationale, indigène; le catholicisme romain n'était qu'une religion d'étrangers. Le Turc chrétien converti par un missionnaire latin entra dans le giron de l'Église Universelle, mais il sortait de l'union nationale; c'était un déserteur. Jusqu'à la fin du XIII^e siècle, la chrétienté mongole a été régulièrement représentée en France. En 1274, le clergé mongol figure officiellement au Concile de Lyon¹. En 1287, le moine oïgour Rabban Çauma vient de Pékin à Paris, où il visite Saint-Denis, la Sorbonne et la Sainte-Chapelle. A partir du XIV^e siècle, les prétentions des Latins et leur étroitesse d'esprit relèvent les barrières entre l'Orient et l'Occident. C'est en 1292 que le franciscain Jean de Montcorvin, envoyé par le pape Nicolas IV, arriva en Chine, du vivant de l'empereur Khoubilaï²; « le succès de sa mission avait été si grand qu'en 1307, le pape Clément V lui envoya sept frères mineurs, ayant rang d'évêques, qui devaient sacrer Monte-Corvino comme archevêque de Khan-Baliq (Pékin), et primate de tout l'extrême Orient. Ils seraient ses suffragants; en 1312,

capitale, la ville noble par excellence, mais simplement comme la porte de Chine. Ibn Batoutah écrit, vers 1330 : « la ville d'Almalik, située à l'extrémité de la principauté de Mavera-an-Nahar (Transoxiane) et à l'endroit où commence la Chine » (Ibn Batoutah, t. III, p. 27). A la fin du XV^e siècle, la glorieuse cité n'existait plus, la fureur musulmane des gens du Sud, et la rage des Mongols contre tout ce qui touchait, désormais, à la Transoxiane, avaient détruit l'antique « Pommeraie » turque et chrétienne; Bâber ne s'y trompe pas : « Almalik, Almaty, ... par le fait des Mongols et des Euzbeg de nos jours, sont gâtés » (Bâber, p. 1).

1. « 1274. Apud Lugdunum Gallie urbem concilium sollempne celebratum est a papa Gregorio decimo... In hoc autem concilio Grecorum ac Tartarorum sollempnes nuncii interfuerunt. » Ex Guillelmi de Nangis chronica; — Pertz, t. XXVI, p. 686.

2. C. Cordier, dans son excellent ouvrage : *les Voyages du bienheureux Odoric de Pordenone*, considère la date comme erronée (p. xviii). En tout cas, elle l'est de très peu.

Clément V envoya trois autres suffragants à l'archevêque de Pékin, les frères Thomas, Jérôme, et Pierre de Florence. Ce Jérôme fut nommé, en 1320, évêque en Crimée¹. » On voit, par ce déplacement de l'évêque Jérôme, suffragant à Pékin, que le gouvernement de l'Église latine dans l'empire mongol était adapté, en partie, aux relations de l'État suzerain du Kaan avec ses vassaux, tels que ceux de Kiptchak-Crimée. « En 1333, Monte-Corvino mourait à Ili-Baliq. Ce fut un Français, ancien professeur de théologie à la faculté de Paris, Nicolas, qui le remplaça². » Une lettre datée d'Almalik, jour de la Saint-Laurent 1338, nous apprend qu'à cette époque, une mission franciscaine, ayant pour chef Richard de Bourgogne, se fondait en Pé-Lou, dans le territoire d'Ili, en plein domaine du nestorianisme, compromettant ainsi les chrétiens indigènes, entrant peut-être en conflit avec eux. Le résultat était inévitable. « Cette chrétienté fut détruite en 1342³. » La réaction chinoise contre les Mongols, et tout ce qui rappelait leur domination, acheva la ruine du christianisme en Chine. François de Podio, envoyé comme légat en Chine avec douze compagnons (1371), disparaît sans laisser de traces. Jacques de Florence, cinquième évêque de Zaïton (Hang tchéou), est massacré en 1362. Le nestorianisme, abandonné à lui-même, aurait peut-être survécu; l'immixtion d'étrangers lui fut également funeste auprès des Turcs et auprès des Chinois.

Pendant que le christianisme déclinait, l'islamisme prenait pied. Il choisissait, avec un merveilleux coup d'œil, son terrain de combat et de conquête, se faisant apostolique en Kiptchak, mystique en Transoxiane, politique et littéraire en Perse et dans les Marches. En Chine, il céda la place au

1. Cordier, *les Voyages du bienheureux Odoric de Pordenone*, p. xviii-xx.

2. *Id.*, *ibid.*

3. *Id.*, *ibid.*

bouddhisme, courba l'échine, se résigna, ne se mêlant plus que de finance et d'affaires; c'était le seul moyen de vivre. L'islamisme, qu'on prétend si rigide, montra, dans l'Asie mongole, la plus extraordinaire souplesse; il sut se prêter à toute besogne, profiter de toute occasion, sans céder un scrupule du dogme. Le formidable nivellement de l'Asie avait d'abord aplati les musulmans dans une tristesse découragée; leur premier refuge, après la crise, fut le mysticisme; c'est à la fin du ^{xiii}^e et au commencement du ^{xiv}^e siècle, sans doute, que les poèmes de Khodja Ahmed Yesevi devinrent si populaires, car la langue dans laquelle ils nous sont parvenus n'est pas assez archaïque pour ne pas indiquer un remaniement plus moderne, fait d'abord à cette époque :

Du doux passé une voix est venue à mon oreille,
A cause de quoi auprès du Dieu Vrai je me suis réfugié.
En la vingt septième année de mon âge, un *Pir* j'ai trouvé;
Tout ce que j'avais vu avant, d'un voile je l'ai caché ¹.

Ce doux passé à jamais perdu, c'était la pieuse époque des Samanides, ou le temps glorieux de Mahmoud; toute cette fantasmagorie de jeunesse sur laquelle il faut jeter le voile, c'est la vie mondaine, la vie active sous le régime du Yassak; ce refuge suprême enfin trouvé, c'est le *Pir*, le chef d'une congrégation religieuse, le guide spirituel; entre les mains du *Pir* et de ses moines, le musulman d'Asie va être désormais un agent, passif d'abord et inconscient, puis l'homme d'un parti, celui de la religion nationale opposée au régime étranger, barbare et laïque des Mongols. Le ^{xiv}^e siècle, en Asie, est le siècle des moines; c'est à bon droit que les Transoxianais considèrent leur grand saint national, Khodja Beha Ed-Dine, comme le fondateur des

1. Dans Vambéry, *Tschagataïsche sprachstudien*, p. 120.

tout-puissants Nakichbend, bien que l'ordre ait été fondé longtemps avant lui ¹; il incarne le triomphe de l'église militante sur l'église mystique, préparé par les rudes moines qui ont commencé à batailler contre la société laïque au lendemain même de sa fondation, quand le mysticisme leur a livré les âmes dolentes des musulmans et des idéalistes transoxianais.

D'une manière générale, les Mongols n'aimaient pas confier l'administration des provinces à des indigènes; ils dépaysaient leurs fonctionnaires; Rubruquis l'a très bien remarqué ², mais il n'a vu que le côté religieux d'un système politique. En Transoxiane, l'exclusion politique des indigènes n'était pas possible; les vieilles familles turques successivement converties à l'Islam à mesure qu'elles s'étaient fixées dans le pays, avaient donné trop de gages de leur loyalisme, de leur esprit national, même aux premiers jours de la conquête, pour qu'on ne pût récompenser leurs services autrement qu'en les expatriant; des ouvriers de la onzième heure, comme les Yelvadj et leur clientèle, on ne pouvait songer à les déporter en Chine ou en Russie, comme de simples quémandeurs; chez eux, ils avaient été à la tâche; chez eux, ils devaient être à l'honneur. Ces hommes, si attachés qu'ils fussent à la nation et à la constitution laïque du Yassak, étaient musulmans; peu à peu, pour l'amour de Dieu et de ses serviteurs les bons moines, si détachés des choses terrestres, si abstraits aux ravissements de leur mysticisme, ils admirent des cas réservés; par scrupule de conscience, ils cédèrent quelques prérogatives, sans cesser d'être excellents

1. Saint Beha Ed-Dine mourut en 1388; l'ordre des Nakichbend a été fondé en réalité par saint Hekim (mort en 1183), le saint national de Kharezme, successeur spirituel de saint Ahmed Yesevi, le patron de Turkestan et de Fergana.

2. « Proponunt enim Ruthenis, quia sunt christiani, Saracenos. » Rubruquis, p. 247.)

patriotes mongols. Dès le commencement du XIV^e siècle, l'ennemi était dans la place. A la fin du XIII^e siècle, les Mongols en Transoxiane avaient pris une mesure apparemment vexatoire et parfaitement justifiée, contre l'exclusivisme musulman; ils avaient interdit l'abatage canonique du bétail¹. L'extraordinaire intolérance de leurs sujets chrétiens d'Arménie, du Caucase, de Russie, qui ne trouvaient pourtant, dans leur culte, aucune prescription concernant le boire et le manger, et qui tenaient pour apostasie de boire du kymyz ou de manger la viande de bêtes abattues par les Mongols, appelant telle chair impure et charogne², justifiait la mesure

1. La même mesure a été votée, il y a deux ans, par voie de *Referendum*, en Suisse, contre l'abatage rituel pratiqué par les citoyens de la Confédération Helvétique professant le culte judaïque. L'interdiction mongole ne portait que sur les boucheries publiques, comme le disent expressément Djouveïni et Rachid, témoins sûrs en matière administrative, puisqu'ils ont été tous deux ministres mongols. Une anecdote montre que le domicile particulier était inviolable et interdit à la police; un Mongol dénonce un musulman, qui a égorgé rituellement un mouton dans la cour de sa maison: « Comment le sais-tu? demande Ogodaï. — Je suis monté sur le toit de la maison, et je l'ai vu », répond le délateur; alors Ogodaï le fait pendre, disant: « Ce musulman a observé le Yassak, puisqu'il avait bouclé sa porte; tu l'as violé, car il défend d'entrer, sans permission, dans une maison dont la porte est bouclée. » (Abou'lghazi, p. 141.) Deux siècles après, quand l'inquisition, établie par le grand Timour, fut maîtresse en Transoxiane, le voyageur anglais Jenkinson (1558) raconte qu'à Bokhara, on fouettait en place publique les gens chez lesquels les mouchards du Saint-Office avaient découvert un flacon fleurant le vin.

2. Les Alains qui, la veille de Pentecôte 1253, viennent requérir des prières à Rubruquis, lui demandent s'ils se damnent en mangeant des « charognes »: « Quesiverunt... ipsi, et alii multi christiani, Ruteni et Hungari, utrum possent salvari, quia oportebat eos bibere cosmos et comedere... interficia a Saracenis et aliis infidelibus, que etiam ipsi Greci et Ruteni sacerdotes reputant quasi morticina. » (Rubruquis, p. 243.) Ces mêmes chrétiens alains si dévots se faisaient tuer héroïquement au service mongol; le Yuan chao pi shi donne, entre autres biographies de leurs braves, celle du prince *A-sze-lan*, qui, après que son fils *A-san-djen* fut tombé au champ d'honneur, conduisit devant l'empereur son cadet *Nie-gou-la* (Nicolas), disant: « Mon aîné a été moissonné en sa fleur, n'ayant pu rendre assez de services; voici mon plus jeune que j'offre à Votre Majesté, espérant qu'il servira bien » (d'après Bretschneider, p. 188). Rubruquis raconte (p. 242) que boire du kymyz est considéré comme une apostasie: « Sacerdotes eorum reconciliant eos tanquam negassent fidem Christi », et que c'est la crainte de ne pas en boire qui empêche beaucoup de Mongols et de Turcs de se convertir, à quoi le bon Rubruquis, qui trouve le kymyz excellent, et les

prise en pays musulman, où les prescriptions rituelles jouent un si grand rôle. Moins d'un demi-siècle après, en 1325, à Kharezm, le grand marché est fermé les jours de fêtes musulmanes, et on fouette, dans l'intimité, les fidèles qui manquent à la prière¹. Les musulmans sont organisés en État dans l'État, sous le gouvernement policier de leurs clercs et de leurs moines. Déjà, ils ont pu constituer, au sein du tribunal laïque, jugeant d'après le Yassak, un tribunal ecclésiastique, une espèce d'Official, jugeant les cas réservés d'après le Chériat: « Parmi les coutumes de cet émir [Koutlouk Timour, lieutenant-gouverneur de Kharezm, pour Euzbeg Khan, sultan de Kiptchak] est la suivante: le kadhi vient chaque jour à sa salle d'audience, et s'assied, dans un endroit destiné à cet usage, avec les docteurs de la loi et ses secrétaires. Un des principaux émirs s'assied en face de lui, avec huit des grands émirs ou cheiks tures, qui sont appelés Alarghodji [*ïargoudji*, les juges]... Les causes qui sont du ressort de la loi religieuse sont jugées par le kadhi; les autres le sont par ces émirs² »; sans doute, à l'époque où ce partage se faisait entre le Yassak et le Chériat, les souverains de Kiptchak et la classe dirigeante turque et mongole étaient convertis à l'Islam; il est également remarquable qu'en tant que princes mongols, les sultans de

andouilles de cheval délicieuses, « andulges meliores quam de porcis » (p. 226), ajoute qu'il n'a pu faire revenir de son erreur un musulman prêt à se baptiser, mais disant que s'il était chrétien, il ne pourrait boire de kymyz et que sans en boire il ne pourrait vivre, « sine potu illo non posset vivere... a qua opinione nullo modo potui divertere eum. » (Rubruquis, p. 245.) Les nestoriens n'y regardaient pas de si près, mangeant et surtout buvant de tout.

1. « Quelqu'un me dit que ce marché était peu fréquenté le vendredi, parce qu'on ferme, ce jour-là, le marché de la *kaiçariéh* et d'autres marchés... Chaque moueddhin des mosquées de Kharezm fait le tour des maisons occupées par des voisins de sa mosquée, afin d'avertir ceux-ci d'assister à la prière. L'imam frappe, en présence de la communauté, quiconque a manqué à la prière faite en commun; il y a un nerf de bœuf, suspendu dans chaque mosquée, pour servir à cet usage. » (Ibn Batoutah, t. III, p. 4 et 5.)

2. Ibn Batoutah, t. III, p. 11.